

Carme Dueñas, *Espagne*

## Rendre possible une analyse

Pour qu'une analyse soit possible, il est nécessaire qu'un analysant rencontre un analyste. Cette affirmation qui semble évidente ne l'est cependant pas. Recevoir quelqu'un, l'écouter et même interpréter ce qu'il dit ne transforment pas celui qui écoute en analyste, il y a diverses façons d'interpréter et toutes ne visent pas à la même chose.

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Lacan reprend l'analogie freudienne du début et de la fin d'une psychanalyse en les comparant à une partie d'échecs, puisque dans les deux cas « seules les manœuvres du début et de la fin permettent de donner de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description <sup>1</sup> ».

Pour rendre possible le début d'une analyse, Lacan a donné des indications précises contenues dans ses *Écrits* et notamment dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ».

Dans ce texte, nous lisons qu'au commencement de la psychanalyse est le transfert, moteur mais aussi principal écueil pour la cure. Le pivot du transfert, nécessaire pour que l'on puisse initier une analyse, est le sujet supposé savoir, mais « qu'est-ce qui qualifie le psychanalyste pour répondre à cette situation ? ». Nous trouvons la réponse dans le désir, le désir de l'analyste. Un désir « inédit » surgit à la fin d'une analyse. Dans cet écrit, Lacan situe le désir de l'analyste comme ce qui surgit à partir de la découverte que l'on n'est pas le phallus et du fait d'assumer la castration. C'est à partir de cela que l'analyste peut occuper une position correcte pour diriger ses analyses.

1. S. Freud, « Le début du traitement », IX (1913), dans *La Technique psychanalytique*, Paris PUF, 1977, p. 80.

L'analyste agit avec son manque à être, il n'y a pas d'« être de l'analyste », l'analyste agit par son désir, le désir d'analyste. C'est parce qu'il y a l'apparition de ce désir inédit qu'il va pouvoir occuper la place du sujet supposé savoir et soutenir ainsi le désir de l'analysant, en écoutant les demandes que celui-ci lui adresse et en ne répondant plus qu'avec sa présence, son silence et son interprétation pour que, dans la cure, l'analysant puisse saisir quelque chose du désir qui l'habite et se confronter à la castration, c'est-à-dire se confronter à la vérité qu'il n'y a pas un Autre complet.

Ne pas satisfaire la demande permet de faire surgir le désir. Au contraire, satisfaire la demande, c'est agir avec la suggestion. Dans une analyse, « quelle soit prétendue frustrante ou gratifiante », toute satisfaction de la demande réduit le transfert à la suggestion.

Le transfert est donc ce qui facilite le début d'une analyse, mais ce n'est pas suffisant. Le sujet qui vient consulter nous amène sa souffrance et sa plainte, et il est nécessaire qu'il fasse encore un pas. Il est nécessaire qu'il fasse ce que Lacan nomme la « rectification subjective », c'est-à-dire que le sujet se sente concerné par ce dont il se plaint, qu'il assume la partie qui lui correspond « dans le désordre qu'il dénonce ». L'amener jusqu'à ce point est la tâche de l'analyste, qui, en s'abstenant de répondre à la demande et au moyen d'une interprétation qui ne vise pas au sens, rendra possible le passage de la plainte au symptôme analytique.

Freud déjà nous avait avertis que celui qui se trouve tenté d'entreprendre un traitement basé sur la relation affective et les bons propos de guérir ou de rééduquer abandonne le terrain de la psychanalyse. Lacan nous donne une indication précise : il dit que toutes les demandes qui sont articulées dans l'analyse et plus qu'aucune autre celle de devenir un analyste ne sont que transferts destinés à maintenir à sa place un désir instable ou douteux dans sa problématique.

Il est nécessaire que la frustration de la demande prévale sur la gratification afin que le sujet puisse recevoir de ses demandes ce qui est aperçu de son propre désir. Le névrosé confond la demande avec le désir parce qu'il ne veut rien savoir du manque qui le cause, c'est pour cette raison qu'il cherche des objets dont il imagine qu'ils vont le combler.

Agir dans l'analyse à partir des demandes, c'est agir dans le registre imaginaire, c'est-à-dire dans le registre de l'adaptation à la réalité, de la compréhension et du sens commun. Un « égarement », dira Lacan, qui a pour effet la résistance du patient et l'*acting out* surgissant comme réponse à une « analyse normalisante » de celui qui procède au moyen de l'appel au moi du sujet, en abordant « par la surface » et la référence à la réalité.

Un autre égarement dont déjà Freud nous avait également avertis est la *furor sanandi* et Lacan y ajoute le « principe malin de ce pouvoir toujours ouvert dans une direction aveugle », le pouvoir de faire le bien.

Le pouvoir de la parole est l'unique chose qui doit agir dans l'analyse. Agir dans l'analyse à partir de l'idée de faire le bien, c'est se situer dans une position surmoïque et chercher à guider le sujet à ce stade prétendu de la maturité dans la relation d'objet, le *génital love*. Car renforcer le moi du patient amène toujours à l'identification au moi de l'analyste, c'est-à-dire à une fin d'analyse par l'identification à l'analyste. Une fin d'analyse qui ne produit pas un analyste, peut-être un psychothérapeute, mais pas un analyste. Une analyse peut avoir des fins différentes mais toutes ne conduisent pas au passage de l'analysant à l'analyste.

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 <sup>2</sup> », nous lisons : « La terminaison de la psychanalyse dite superfétatoirement didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste. » Ce passage « a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause <sup>3</sup> ».

Le passage du psychanalysant au psychanalyste. Un passage qui est possible à condition qu'il y ait un analyste pouvant conduire ses analysants à obtenir que « le réel du symptôme en crève » en agissant au moyen d'une interprétation qui ne nourrit pas le sens du symptôme, puisque le symptôme n'a pas d'autre sens que le réel. Une interprétation qui réduit le déchiffré au chiffre, en pointant le signifiant dans *lalangue* que Lacan désigne comme la lettre. Car abolir

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 251.

3. *Ibid.*, p. 254.

le sens contribue à réduire tout ce qui concerne la jouissance, et plus particulièrement la jouissance phallique (cf. « La troisième <sup>4</sup> »).

Saisir le fait que la jouissance phallique est hors corps et que la jouissance de l'Autre est hors langage, hors symbolique, permet de saisir « ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre ». Et seulement à partir de là nous aurons accès au réel.

Un accès à l'inconscient réel qui est cependant éphémère. Dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », nous lisons que nous pouvons être seulement sûrs d'être dans l'inconscient quand « l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens », c'est quelque chose que « l'on le sait, soi <sup>5</sup> », mais aussitôt que l'on y fait attention, l'on en sort.

À la fin d'une analyse, il ne s'agit pas d'atteindre un savoir, un savoir impossible pour le sujet, mais d'atteindre cette expérience avec des nuances de certitude. « On le sait, soi » sans que personne n'ait à le ratifier, pas même l'analyste. Une fin d'analyse qui porte l'analysant à cerner la castration au niveau réel, à cesser la plainte. Une fin d'analyse permettant une « assomption de la castration », ce que Colette Soler remarque, « ce n'est pas autre chose que de réaliser que la castration est inéluctable ».

Une fin d'analyse produisant un analyste qui « ayant réintégré son désir dans un *a* irréductible » a cerné la cause et s'est assuré ainsi de la « fixation de son désir <sup>6</sup> », pour de cette façon pouvoir « l'offrir comme cause de son désir à votre analysant » (cf. « La troisième »).

Barcelone, 16 septembre 2011.

4. J. Lacan, « La troisième », inédit, 1975.

5. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 571.

6. C. Soler, *Le Symptôme et l'analyste*, cours 2004-2005, FCCI-CCP.